

Entre enfermement et surgissement¹

par Claude Vigée

- 20 -

Le poème constitue le *double* social du réel-en moi. Par le chant, je rends au monde ce qui m'a été accordé ou dénié. Lucide et comblé, fût-ce d'absence, je me voue à la présentation publique de l'être.²

Mon ami L. G. parle de ma mémoire visuelle des paysages, « qui fait que ces souvenirs colorés ont la précision d'instantanés pris sur le vif ». Mais il s'agit d'autre chose : d'un moment d'incorporation au monde. Je suis transformé en ce qui se manifeste au sein de mon regard et de ses mots. Ici la mémoire ne joue pas. A travers moi, surgit une présence matérielle, dans l'immédiat de la vie. Dans mon champ de vision une tension s'établit entre les êtres et les espaces qui les relie. Il y a présentation du monde, et non pas représentation de ses images. Ces instants n'hébergent nul souvenir, parce qu'ils n'eurent pas de passé.

Ils ont lieu, absolument.

Une conscience sans avenir ne possède ni personnalité ni destinée. Elle est elle-même son masque et son accomplissement : temps présent de personne, à jamais immuable, et qui *sait tout* (à ma place).

Préfigurant sa mort, le poète déjà ne célèbre ni le passé ni le futur. Il dit les affres de l'absence, et le retour au présent, – non le sien propre, celui de Quiconque. Il ne peut chanter la gloire de l'histoire, seulement celle de l'origine sans figure. Vite, maintenant, celle-ci a déjà lieu. Mais parallèlement à l'histoire, toujours à côté. Ainsi le poète témoigne d'un événement capital, qui n'arrive proprement jamais (à expiration), et ne cesse pourtant d'arriver : voilà bien l'inspiration, l'engendrement du monde ex-nihilo, échappant au passage et lui donnant lieu. Mais ceci n'est plus notre affaire.

[...]

Ne pas voir le passé sourdre hors des miroirs, c'est le manque. Quelle en est la cause ? A n'en pas douter, un certain refus. Tel passe à côté de son propre regard, et dit : « Il n'y a rien là, ni nulle part ! » Ce manque est infectieux, la joie perverse que tant d'hommes y trouvent déchire le cœur. Garde-toi de te lier à ceux-là par la pensée. Mais qui a découvert le manque, et s'apprête à le combattre en s'ouvrant à la présence, pour lui tu écriras ton poème. Il n'est que la clef forgée afin de s'évader, hors des

1 Nous publions sous ce titre des extraits de la fin du *Journal de l'Été indien*, dont nous recommandons vivement la lecture. Paris : Parole et Silence, 2000, pp. 92-100. *L'Été indien*, premier judan de Claude Vigée, a paru chez Gallimard en 1957 à l'initiative d'Albert Camus.

2 *Ibid.*, p. 9.

oubliettes, dans la lumière réelle du monde. Quant aux amants du manque, qu'ils se laissent périr dans leur orgueil, soutenus par leur mauvaise volonté monumentale à l'égard de ce qui, étant, menace de les sauver !

Rilke voulait rendre la terre invisible en nous. Ne s'agit-il pas au contraire, pour le poète actuel, de manifester le fleuve spirituel par le truchement de la terre et des mots du monde, de rendre visibles ses eaux fécondantes dans les objets qu'il vivifie ? Ainsi, des épousailles du fleuve et de la terre, *naître* le monde réel, hors des eaux si longtemps souterraines, et du désert humain que leur désunion provoqua.

[...]

Dans mon esprit le conflit crucial n'éclate pas entre le rationnel et l'irrationnel, le conscient et l'inconscient, l'ordonné et le désordonné. Le second terme peut toujours se réduire au premier à la suite de quelques opérations banales. Il n'y a là qu'une guerre civile entre divers degrés de figuration, désaccord entre espèces voisines qui tendent à s'interpénétrer comme le centre et le périmètre d'un même cercle. Un ordre, comme un désordre, sont encore des présences valables, des interlocuteurs possibles. Ainsi, autour de la terre ferme, au pied des falaises, s'étendent les sables mouvants des plages, et, plus loin, les flottaisons de varechs ou d'algues marines qui donnent l'illusion d'un plancher compact et nous attirent vers la profondeur : royaumes sournois de l'enlissement. Mais, par-delà tout adversaire qui menace les frontières de notre existence, il y a autre chose : son manque. L'hiatus effrayant s'élargit entre l'encore saisissable, et l'absence même de toute saisie. Je m'ouvre à la manière d'une blessure suintante, tournée vers le bas, sur un jamais-plus ou un pas-encore permanents, qui menacent d'engloutir mon présent : déjà il s'effiloche, il saigne interminablement en eux. Que deviendrai-je là-bas, sinon le temps de rien ? Le terrible, c'est d'être confronté avec ce qui n'est plus appréhensible. Alors l'effort d'être se termine par l'échec ; je tombe dans le trou. Qu'est-ce qui me donne le courage, toujours renouvelé, de sauter à cloche-pied par-dessus l'abîme, bondissant éperdument d'îlots en îlots ? Mais je n'y échappe qu'en m'y précipitant sans relâche, en acceptant de devenir cet Autre sans figure, pour surgir quelque jour de la noire matrice comme l'enfant à naître dont on ignore jusqu'au sexe et au nom.

Tout ce qui me voit, se regarde, dit le miroir. – Tout ce qui se voit, me regarde, dit le poète.

Voilà quinze ans que je m'obstine à créer une œuvre dans une langue à peu près morte à mon - 21 -
entourage quotidien, le seul pourtant, hors du foyer familial, avec lequel je puisse vivre et communiquer. Je parle donc contre les voûtes d'un tombeau : elles ne renvoient que *leur* écho. Ce n'est pas une voix humaine, fût-ce la mienne, qui me revient ainsi des profondeurs de pierre. Les oreilles d'outre-mer, à supposer qu'elles existent, n'en perçoivent pas davantage. C'est comme si l'on parlait aux plus lointaines étoiles ! Nul signe en réponse ne me parviendrait, sans doute. Je suis trop loin – comme les morts. Et pourtant je vis, je ne survis pas seulement. J'écris. Pourquoi ? Je ne sais quand cela a commencé. Voilà très longtemps, depuis la petite enfance peut-être, que j'entends bruire sa rumeur à



Chênes dans une flaque, par Alfred Dott.

mes côtés. Parallèle à cette vie faite dans la défaite, le grand fleuve roule interminablement ses pépites noires en moi-même. Lorsque mes yeux s'enracinent dans cette coulée de flamme obscure et fraîche qui bourdonne au fond de la terre natale, je me sens tout à coup invulnérable, dégagé du sérieux banal et tyrannique de mes déroutes. Je touche du dedans mon artère jugulaire. Qu'importe en fin de compte l'échec des événements et des saisons dont je suis tissé ? Puisque le fleuve est là, énorme, sensible à l'ouïe et à la vue internes, qui fraie l'instant présent et édifie *aussi* mon temps de sa masse d'être pur ? Les yeux et les oreilles rivés au fleuve, je passe en somnambule à travers les accidents de terrain de mon existence riveraine : perdant leur importance absolue, ils deviennent l'ensemble des conditions qui permettent ma vision propre du flux. C'est par tels chemins, sur telles hauteurs d'angoisse ou d'apaisement, que les eaux primordiales du temps m'apparurent, luisantes comme la bouche d'un torrent. L'essentiel, c'est qu'elles deviennent manifestes, que leur cataracte retentisse sans arrêt dans mes oreilles attentives. Parfois ma route terrestre s'éloigne des eaux taurines, de grandes nuits soudain m'en séparent, je m'égare dans des montagnes de roche silencieuses qu'il s'agit de forer avec mes mains nues, pour me rapprocher de l'air libre et revenir jusqu'au rivage où éclatent les étincelles d'écume. C'est ainsi que j'erre à travers mes années, me détournant du fleuve, ou me restaurant dans sa présence. Mais toujours, au fond de moi, si je fais un seul moment de silence pur, son grondement m'accompagne et me guide, comme l'aiguille de la boussole s'oriente vers le pôle à travers les masses de granit intermédiaires.

Ce fleuve qui fonce dans mes profondeurs engendre le seul avenir décisif : celui qui, à chaque instant d'un homme, émane neuf de l'origine incorruptible. Mais il n'est pas, comme nous, ligoté par les chaînes du destin individuel, enfermé dans ses canyons souterrains. Il passe pendant mon sommeil dans les arbres et les horizons : le voilà qui s'épanouit tout à coup en espace. Certains regards jetés sur un grêle feuillage d'avril, à travers le ciel où mousse l'orangerie des nuages, me découvrent soudain que ses eaux ont jailli hors des profondeurs. Elles se sont métamorphosées en surfaces dans l'ordre aérien du visible. Je sais alors que la merveille printanière du monde est l'arc-en-ciel monté des secrètes eaux. Elles poussent une racine *vers le haut*, et voici l'arbre en fleur. Voici l'oiseau couleur de feu, le cardinal qui plonge dans les ondes vives du soleil. Une coulée de vent dans le vaste lit du ciel emporte l'aile de la colombe et le cri aigre du canard sauvage à courte tête, qui descend vers le Sud comme une petite bombe ventrue, aux rapides ailerons mécaniques. Puis elles retombent en elles-mêmes, c'est l'hiver, l'espace sans espace, le creux de l'attente infinie dans laquelle mes oreilles se tendent anxieuses, craignant de perdre le fil du silence dans le mutisme abrutissant de la neige. Et pis encore, qu'arriverait-il si les eaux natales du temps se mettaient elles-mêmes à geler, si la croûte de glace allait s'épaississant jusqu'à saisir le corps vif des eaux souterraines ? Si le réseau entier du sang se changeait en un buisson de porphyre glacé ? Mais le fleuve jusqu'ici m'a été clément et fidèle, bien plus que ma propre vie. Quel est l'usage des saisons ? sinon l'incarnation et la retraite du fleuve dont procède

la durée de l'univers. Mais lui, le taureau aux eaux nubiles, n'appartient à aucune d'entre elles : la saison des semences est éternelle ; elle perdure à travers chacune ; elle est leur maîtresse à toutes.

Je reste attaché par toutes mes fibres, avec l'énergie dont mon attention intime est capable, à cette grande chose sombre, secrètement embrasée, qui se précipite dans mes profondeurs, m'asservit à ses colères, à ses éloignements, me comble de ses apparitions : éclair d'écume noire et de flamme emmêlées, bel aigle tournoyant lancé vers le futur.

Souffle, chevauchement inlassable, en toi les amants sont emportés, indistincts comme au commencement, actifs et livrés à la fois – non pas l'un à l'autre, mais tous deux ensemble livrés au temps naissant, englobés dans le rythme chaleureux de sa joie. Tu t'accomplis dans leur chair avec une patiente fureur, jusqu'au triomphe ultime, *ton* triomphe, éruption créatrice d'avenir, mort et naissance jumelles. Tu t'égrènes dans la voix des enfants frappant au petit jour comme une grêle de lumière sur nos vitres, lorsque nous les entendons rire à moitié nus dans leurs lits, dans la chambre voisine. L'irrigation se poursuit sans fin sur les rives du désert.

Ma vie se sera donc écoulée à guetter le roulement du fleuve, à célébrer également ses distances et ses épiphanies. Pour qui le connaît, son absence est encore une présence, et sa présence une perte totale, pur engloutissement bienheureux dans le réel. Je ne m'en fais donc pas trop, dans la succession tranquille de mes catastrophes... Quel être sensé s'occuperait sérieusement de ce qui advient tant que ce fleuve, dont seul il tire la permanence et la joie, voyage et résonne en lui ? Et ne sais-je pas aussi, de science foncière, que tout ce qui surgit dans le monde n'est que le prolongement, glorieux ou fatal, de cet écho dont quelquefois je vois en moi-même le son originel, dont mes oreilles parfois entendent la lumière ?

La création poétique, pour moi, signifie justement cela : écouter fidèlement le silence, servir d'ouïe au fleuve – puis en témoigner, le muer en paroles. Etre poète parmi les hommes, c'est lui donner l'occasion de s'épanouir *aussi* dans leur langage. Lui creuser un canal dans le verbe, pour qu'il draine les mots de ma tribu comme il monte déjà dans les arbres, et remplit de sa sève les fruits étoilés dans les hauteurs. Que je sois en exil, ou dans la patrie, je sers les eaux grondantes. Ce fleuve de l'être qui se veut temps dans ma conscience humaine, j'aide à sa métamorphose en formes visibles. [...] Nous faisons de notre mieux, bateliers de la parole, pour convoyer jusqu'ici ce qui peut en être importé en terre ferme, sous les murs assoiffés de la cité : car celle-ci exige d'être sans cesse vivifiée et fécondée par les eaux. Ma vie se passe donc justement, au double service du fleuve et de la terre. Pourrait-il m'arriver mieux que de me partager entre eux à la fin ? Me taire au sein d'une parole accomplie, c'est la grâce que je me souhaite, quand j'aurai fait mon temps comme passeur le long de ce Rhin natal, frontalier fidèle de l'origine.

Septembre 1954 - Avril 1957



Ruth Adler, *Croquis*.
Détails pages 29, 30, 32.